

# Exultation et misère de l'être

## *Comme une bouchée de petits cailloux*

Élizabeth Plourde

Numéro 107 (2), 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26164ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Plourde, É. (2003). Compte rendu de [Exultation et misère de l'être : *Comme une bouchée de petits cailloux*]. *Jeu*, (107), 82-85.

# Exultation et misère de l'être

**P**remière production de la jeune troupe du Théâtre Édenté à prendre véritablement son envol, *Comme une bouchée de petits cailloux* a pour origine un exercice pratique des finissants du Conservatoire d'art dramatique de Québec, cuvée 2000-2001. Sous la supervision de Marie-Josée Bastien, ces jeunes comédiens professionnels – et, pour l'occasion, metteurs en scène improvisés –, nous livrent le résultat de plusieurs mois d'un travail de conception et d'interprétation remarquable. Prenant assise sur l'adaptation de quatre nouvelles de Tonino Benacquista, Milan Kundera et Guy de Maupassant, le spectacle propose des univers qui, loin de s'inscrire dans une logique de l'homogénéité, s'entrelacent, s'interpellent, se relancent.

À la fois tragiques et humoristiques, subversifs et racoleurs, les quatre épisodes rappellent les rounds d'un combat, dont l'issue est éminemment imprévisible, opposant des personnages bien souvent grotesques appelés à se prendre à parti les uns les autres sur la place publique au sujet de conflits *a priori* privés. Il n'y a pas de réel fil conducteur, si ce n'est la présence constante, sous différentes formes et à partir de points de vue divers, d'un Voyeur incarné ou virtuel qui oblige les personnages à prendre conscience de leur position de « regardés », de sorte qu'on a le sentiment de les voir manœuvrer, avec l'énergie du désespoir et sous l'œil moqueur de ce Voyeur, les règles d'un jeu qui les dépasse.

D'un point de vue dramatique, les univers qui se sont avérés les plus complexes, mais aussi les plus riches en propositions scéniques étonnantes, sont issus de l'imaginaire excentrique du romancier et scénariste Tonino Benacquista, à qui l'on doit la plupart des dialogues les mieux ficelés du spectacle. Adapté de la nouvelle *Requiem contre un plafond*, le premier « round » du combat, réintitulé ici *Mourir pour si peu*, raconte la relation antagoniste opposant deux voisins au sujet d'une sonate pour violoncelle discordante. Si l'on saisit plutôt mal la nature véritable du litige, on comprend assez rapidement que l'affrontement entre les deux femmes, l'une acharnée sur son instrument – ou serait-elle inconsciente de la haine que l'on cultive à son égard? –, l'autre à deux doigts de la crise de nerfs, ne saurait mener qu'à la destruction de l'une d'entre elles. Habile dans l'art de créer des tensions considérables à partir d'infimes faits divers, Benacquista traque les conflits potentiels et leur confère une dimension mélodramatique propre à en accentuer, cependant qu'il la désamorce, l'absurdité.

## *Comme une bouchée de petits cailloux*

COLLAGE INSPIRÉ DE NOUVELLES DE TONINO BENACQUISTA, MILAN KUNDERA ET GUY DE MAUPASSANT. CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE DES COMÉDIENS, AVEC LA COMPLICITÉ ARTISTIQUE DE MARIE-JOSÉE BASTIEN; ÉCLAIRAGES: LOUIS-MARIE LAVOIE; DÉCORS: LOUISE DUBÉ; COSTUMES ET MAQUILLAGES: DAISY D'ANJOU; ACCESSOIRES: ISABELLE SAINT-LOUIS. AVEC ANN-SOPHIE ARCHER, FABIEN CLOUTIER, JEAN-PHILIPPE JOUBERT, VALÉRIE LAROCHE, CATHERINE LAROCHELLE, CHRISTIAN MICHAUD ET CAROLINE TANGUAY. PRODUCTION DU THÉÂTRE ÉDENTÉ, AVEC LE SOUTIEN DU THÉÂTRE NIVEAU PARKING, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PÉRISCOPE DU 14 JANVIER AU 1<sup>er</sup> FÉVRIER 2003.



Comme une bouchée de  
petits cailloux, spectacle de  
Théâtre Édité, présenté  
au Périscope. Sur la photo:  
Fabien Cloutier, Catherine  
Laroche et Valérie  
Laroche. Photo: Louise  
Leblanc.

portion du spectacle, de maître de cérémonie : imposant une rythmique très stricte à la représentation ainsi qu'aux personnages qui lui sont par ailleurs assujettis, ce dernier se plaît à interrompre l'action pour glisser complaisamment, à l'attention des spectateurs, une ou deux remarques sur le déroulement de l'action, mettant ainsi à l'épreuve la patience et l'équilibre mental déjà passablement perturbé des personnages. Cabotin et pince-sans-rire, Cloutier joue son propre rôle en soulignant à grands traits les ficelles de la représentation dans un souci de didactisme appuyé, identifiant non sans humour, pour l'édification des spectateurs, « le protagoniste, le héros... *le bon* », « l'antagoniste, celui qui fait que l'histoire ne finit pas tout de suite » ou annonçant l'entrée en scène de « l'Élément de costume ». Or, si le public étudiant se délecte de ces allusions peut-être un peu faciles et certainement redondantes, les autres spectateurs y voient la résurgence des origines scolaires de la production, impression que les créateurs, du reste, ne parviendront jamais vraiment à gommer durant la représentation.

Plus ludique, le texte *le Dernier Jeu*, inspiré du *Balcon de Roméo* de Benacquista, appelle une mise en scène doublement rigoureuse, flamboyante et ultra-précise que Jean-Philippe Joubert s'est exercé à polir admirablement. Au faite de leur gloire, Anne et Richard, un couple d'acteurs mégalomanes et exaltés, sont invités à participer à un hommage télévisuel tout en chants et en danses, relatant les moments marquants de leur carrière internationale. Rompus à la comédie qu'ils servent depuis des années à un public qui en redemande, Anne et Richard intercalent, au sein de leur récit biographique, quelques épisodes moins illustres de leur existence à la ville : jalousies professionnelles, tromperies amoureuses et mesquineries de toutes sortes émergent graduellement de la façade *glamour* derrière laquelle se dissimule l'authentique et

Précise, inventive et ponctuée d'images surprenantes telles que la robe-instrument de la violoncelliste qui prend forme sous nos yeux grâce à quelque tissu extensible judicieusement sculpté, ou encore l'interprétation « techno », version « rave », de ladite sonate, la mise en scène de Fabien Cloutier tire profit de la souplesse corporelle et de la complexion de ses deux principales interprètes, Catherine Laroche et Valérie Laroche. Celles-ci se partagent une kyrielle de personnages qu'elles investissent instantanément grâce à de rapides et fluides transitions. Outre sa fonction de metteur en scène, Cloutier fait aussi office, pour cette

dysfonctionnelle personnalité du couple. Les quelques pas de danse d'une complexe élaboration esquissés par les comédiens prennent alors des allures de tango torturé, sans pour autant marquer la rupture par rapport à l'atmosphère de chiqué qui se dégage du tableau d'ensemble.

En dépit des dialogues rythmés et principalement en raison du traitement répétitif qui caractérise les chorégraphies mises au point par Joubert, le registre mélodramatique convoqué finit par peser au spectateur qui s'essouffle de voir la scène, et les procédés, s'éterniser. L'espace scénographique, pourtant bien conçu et esthétiquement intéressant, constitue ici davantage une entrave au jeu physique auquel se livrent les comédiens Jean-Philippe Joubert et Valérie Laroche; disséminée sur plusieurs paliers parfois difficilement accessibles, l'action se voit précarisée en raison de certains déplacements risqués, et le rythme de la représentation accuse un ralentissement notable. L'appareillage scénique, pourtant fonctionnel pour une bonne part du spectacle, devient, dans le cas du *Dernier Jeu*, un poids dont les comédiens auraient certainement eu avantage à se délester.

Inspiré des écrits de Milan Kundera adaptés par Caroline Tanguay et mis en scène par Catherine Larochelle, l'épisode *le Sun Motel, un 8 août*, propose un univers qui contraste avec le précédent. Élaborée autour d'une atmosphère beaucoup plus sombre, l'histoire sordide qui nous est présentée est de celles qui ont lieu à des heures indues de la nuit dans quelque taverne déserte. Celle-ci raconte le jeu de séduction convenu entre un homme et une femme, conçu en vue de briser la monotonie de leur couple. Cependant, à cause des interférences provoquées par les témoins du jeu, la partie bascule et la connivence se brise lorsque la femme se montre insatisfaite de la contribution de l'homme à cette comédie qui, en théorie, aurait dû sauver leur union de la débâcle. L'alcool aidant, la jeune femme, interprétée par la surprenante Caroline Tanguay, canalise ses passions, fantasmes et frustrations dans le duel désespéré qu'elle livre à son partenaire, joué par un Christian Michaud très intense.

Moins séduisant que *le Dernier Jeu*, plus dépouillé que *Mourir pour si peu*, le propos du *Sun Motel, un 8 août* se développe graduellement sur fond de mystère, en douceur d'abord, puis avec une fougue de plus en plus déchaînée à mesure que la psychologie des personnages émerge et que les rouages du jeu se dévoilent. Orchestré avec non moins de précision que les figures de danse du couple Anne/Richard, le dialogue de l'homme et de la femme carbure au désespoir et à la rage, ce que les interprètes ont réussi à distiller à doses savamment mesurées, permettant à l'action de se construire par couches successives pour atteindre son apogée dans l'épuisement.

Contrairement à l'épisode du *Sun Motel...*, qui s'érige en pont pour permettre aux deux textes de Benacquista de se rejoindre, le dernier épisode du spectacle n'est retenu à l'ensemble que par un lien très ténu. En fin de parcours, *Femme au combat*, inspirée de ce qui constitue probablement la plus célèbre nouvelle de Guy de Maupassant, *Boule-de-suif*, laisse le spectateur sur une note légèrement discordante: en effet, la scène traîne en longueur comme en lourdeur, et ce malgré l'effort de mise en scène mobilisé en vue d'insuffler dynamisme et originalité à cette œuvre dont on pourrait questionner la pertinence aujourd'hui. Décalée des autres tableaux au

**Porté à bout de bras par une troupe de jeunes créateurs habités d'une foi inébranlable et d'une incomparable générosité, et ce, même si leur objet les essouffle par moments, le spectacle se démarque d'abord grâce à une interprétation fougueuse [...]**

chapitre du discours comme au chapitre de la fable, *Femme au combat* constitue le maillon faible du collage principalement parce qu'il découle d'un choix fondamental discutable à l'égard de la cohérence d'ensemble. En outre, le traitement esthétique a plutôt ajouté un poids considérable qu'atténué l'impression de maladresse qui se dégageait de la scène.

Certes, les stratégies complexes de création d'espaces dramatiques, grâce à la seule manipulation de la dizaine de chaises blanches jonchant la scène, pouvaient sembler audacieuses ; cependant, le procédé est rapidement devenu lassant, tout comme les mouvements de groupes qui l'accompagnaient. À cet égard, les chorégraphies de Jean-Philippe Joubert sont apparues beaucoup plus figées et abruptes que celles, davantage fluides, du *Dernier Jeu*. Le tour de force que représente le maniement de l'espace s'est vu considérablement annihilé, en dépit de la nature fantastique de la nouvelle de Maupassant qui semblait se prêter plus aisément à la création d'univers oniriques et aurait pu se montrer propice à la matérialisation d'hallucinations des plus renversantes.

De toute évidence, la production *Comme une bouchée de petits cailloux* n'assume pas sans heurt sa nature de collage, et si le spectacle peut prêter le flanc à la critique, c'est surtout en regard du manque d'unité que rien ne parvient efficacement à rectifier. Nombreuses sont les maladresses liées à l'opération de transition. Principalement, les efforts fournis en vue d'homogénéiser les univers en présence, tout en en conservant la singularité, se sont soldés par l'introduction d'un personnage entièrement fictif dont la fonction consiste à relier les quatre tableaux. Afin de faire se rencontrer les histoires suivant le mode de l'enquête, l'on a introduit au sein du récit un personnage anonyme, asexué et plutôt indéfini, dénommé le « Nobody ». Moins perçu comme un guide pour la représentation que comme un brouilleur de cartes, le mystérieux personnage, qui catalyse l'impression de voyeurisme se dégageant de tous les épisodes, circonscrit les univers plus qu'il ne les fait se télescoper, produisant l'effet inverse de celui qui était recherché. À la fois unique et kaléidoscopique, le Nobody au long pardessus, au chapeau mou et aux multiples visages justifie difficilement sa fonction au sein de l'histoire. Son apport apparaît flou et, devant le manque de vision unificatrice qui en résulte, le spectateur s'interroge sur sa pertinence tout au long du spectacle.

Exercice audacieux, le collage *Comme une bouchée de petits cailloux* risque vraisemblablement le tout pour le tout. Porté à bout de bras par une troupe de jeunes créateurs habités d'une foi inébranlable et d'une incomparable générosité, et ce, même si leur objet les essouffle par moments, le spectacle se démarque d'abord grâce à une interprétation fougueuse, mais aussi en raison d'une mise en scène stimulante et inventive qui propulse les comédiens. Témoignant d'une énergie débordante qui n'apparaît pas le moins du monde altérée par le caractère encore trop scolaire de l'exercice, les adaptateurs, metteurs en scène et acteurs du Théâtre Édenté forment une cohorte prometteuse. **J**